

Pierre Vadeboncoeur par lui-même

ÉDITORIAL **Mathieu Bélisle**

Je voudrais défendre une idée toute simple au sujet de Pierre Vadeboncoeur, une idée peut-être banale, mais qui ne m'apparaît pas moins cruciale pour apprécier la valeur de l'œuvre qu'il nous a laissée : il a offert le premier l'exemple, et le plus grand, d'une individualité qui s'assume, totalement et sans réserve, dans ses certitudes et ses contradictions, dans sa quête de l'universel et son amour du particulier, quelque chose comme un sujet entier, irréductible, qui se fait à mesure qu'il se raconte, d'âge en âge et d'époque en époque. Ses essais ne sont pas simplement l'occasion d'un retour sur l'existence vécue, ils ne sont pas le lieu d'une pensée intermittente, menée en marge du monde, comme le seraient des mémoires ou un journal, ils racontent plutôt une longue et grande histoire, ils forment autant de chapitres d'un formidable *bildungsroman*, l'histoire d'une âme qui va dans le monde et éprouve sa valeur, qui se découvre et s'affirme sous nos yeux, aussi bien dans l'euphorie de la jeunesse et des combats remportés que dans la mélancolie de la vieillesse et des échecs encaissés. En ce sens, Vadeboncoeur est le plus grand, le plus complet, le plus beau personnage « romanesque » que la littérature québécoise ait produit, doué d'une telle densité d'existence, d'une telle « qualité d'être », « incomparable à la nôtre parce que d'un autre ordre », qu'il lui aura été permis de pénétrer « dans notre conscience par une porte secrète, réservée, jamais utilisée dans la

vie ordinaire, car ce qui entre par cette porte est seulement ce qui ne meurt pas¹ » – ce sont les mots de Vadeboncoeur lui-même au sujet des héros de roman qu'il aimait. L'œuvre de Vadeboncoeur a montré qu'en ce pays incertain et presque théorique, ce n'était pas la fiction qui avait pour fonction de représenter la grande aventure du sujet mais l'essai, que la grande conquête réalisée ailleurs par le roman réaliste, qui est celle d'un individu accouchant de lui-même, devenant l'auteur de sa propre vie dans la découverte de son pouvoir aussi bien que de ses limites, ne pouvait être réalisée ici que par un personnage « réel », un *je* vivant, un auteur parlant pour lui-même.

Ce n'est pas une mince réussite que celle de Vadeboncoeur : il est parvenu à n'établir rien de moins que sa propre souveraineté, celle d'un sujet suprêmement indépendant, et en cela il représente encore aujourd'hui un intermédiaire essentiel, un véritable maître, soucieux de transmettre à ses lecteurs les quelques vérités trouvées, forcément incomplètes et à parfaire, l'exemple qui manquait cruellement et qui, à certains égards, se fait encore très rare. Car la seule souveraineté qui ait jamais vraiment triomphé au Québec est celle du groupe. Le conformisme prudent a longtemps été, et demeure hélas encore aujourd'hui, la norme, y compris chez bien des artistes et des intellectuels dont l'anticonformisme bruyamment revendiqué et activement recherché est un conformisme qui s'ignore,

l'équivalent d'un réflexe de classe. Sous des dehors plus sophistiqués, notre époque continue en vérité de favoriser les attitudes et les comportements de la foule moutonnaire, tels que Vadeboncoeur les décrivait au temps de la Grande Noirceur : goût de l'unanimité et du consensus mou, allergie au débat et à la contradiction, peur de la solitude et du rejet, méfiance à l'égard de l'affirmation individuelle et des idées « fortes ». Pierre Vadeboncoeur, plus que quiconque, a fourni l'exemple d'un homme capable de rompre avec l'unanimité, assez confiant dans ses moyens et dans ses valeurs pour formuler des vérités désagréables, assez amoureux de sa société pour la rappeler à ses devoirs, assez généreux en amitié pour ne pas hésiter, comme Diogène, à « mordre » ses amis pour les prévenir du danger.

Avant Vadeboncoeur, Saint-Denys Garneau avait incarné avec son génie singulier le sujet frappé de déficit ontologique, le Canadien français culturellement et existentiellement fatigué, le « mauvais pauvre », un être presque vide, « déserté », « les yeux fixés sur le néant », incapable de retenir quoi que ce soit, comme un contenant percé ou sans fond (« Mon cœur va-t-il être comme si vous n'étiez pas / Ce vide qui ne tient pas compte / Qui ne retient pas ce qui est ? »), quelque chose, en somme, comme un « homme qui fuit ». Le grand contemporain Gaston Miron voyait dans sa propre individualité rien de moins qu'une tare : « Je ne suis pas loin de croire que l'individu Miron est une maladie », écrivait-il à la fin des années 1950. À ses yeux, la vie intérieure demeurerait pour toujours l'équivalent d'une énigme jamais vraiment résolue, une source de souffrance et d'embarras, dont on sent bien qu'il aurait préféré s'en défaire plutôt que de l'affronter : « Il se trouve que, n'ayant jamais pu transcender ce que je suis, la pensée n'est jamais parvenue chez moi à émerger de ma matière physiologique et psychique. Le drame, le mal, la maladie, c'est qu'il n'y eut à aucun moment un effondrement de l'être. Celui-ci fut toujours présent aux niveaux les plus inférieurs de ses manifestations². » L'œuvre inégalée de Miron allait le conduire à racheter par le miracle de sa poésie un je parcellaire et incomplet, lui aussi fuyant (« mon esprit, cette passoire »), tout cela par la redécouverte et la conquête du nous, celui qui naissait de l'union amoureuse avec la femme désirée et de la solidarité rétablie avec le peuple, de

ces rapaillements qui formaient autant de liens essentiels à la venue au monde de chaque homme, de chaque femme, comme pour nous rappeler, ainsi que l'écrivait Goethe, que « [n]ul n'apprend à se connaître en consultant / [s]on for le plus intime », que « [l]'homme se connaît dans ses proches », que la vie seule « nous enseigne qui nous sommes³ ».

Il est frappant que Vadeboncoeur se soit appuyé sur Borduas pour réaliser sa propre émancipation. Borduas aura certes été un artiste « fort », un leader charismatique et un professeur exigeant, un homme issu comme lui du monde ancien (avant la découverte des surréalistes à Paris, il avait été l'élève d'Ozias Leduc), soucieux de se libérer des « chaînes inutiles », qui allait payer de sa personne son audace, au point de se voir plus ou moins condamné à l'exil, mais il aura néanmoins été un homme du nous bien plus que du je, le chef d'un mouvement en faveur duquel il ne cesserait jamais de battre l'appel au rassemblement, celui qui aura donné « un enseignement capital qui nous manquait », qui aura « délié en nous la liberté⁴ », ainsi que Vadeboncoeur l'écrira dans *La ligne du risque* au début des années 1960. Le nous allait s'imposer partout dans le discours de Borduas, non seulement dans le célèbre manifeste du *Refus global* dont il était l'auteur, mais dans l'ensemble de ses écrits, aussi bien dans *Les projections libérantes* (« Ensemble nous entreprendrons cette extravagance de vivre sous la dictée d'une conscience aiguisée, dans la franche honnêteté » ; « Notre enseignement est sans amour... ») et dans « Manières de goûter une œuvre d'art » (« Lorsque nous pourrons ainsi retrouver de toute la nature, les beautés spécifiques, les contempler, nous pourrons... » ; « Nous saurons goûter la beauté d'un dessin d'enfant... ») que dans « La transformation continue » (« Demain, nous espérons être un peu plus forts, un peu plus lucides⁵... »). Etc., etc.

Or il m'apparaît de plus en plus clairement que le projet de Borduas de permettre à l'homme de réaliser « la plénitude de ses dons individuels », ainsi qu'on peut le lire dans le célèbre manifeste, c'est Pierre Vadeboncoeur lui-même qui l'a vraiment mené à terme, qui l'a accompli dans l'ordre essentiel de la parole. Vadeboncoeur est celui qui a fait passer la pensée et le discours du nous au je, qui a traduit des principes généraux, encore liés à des impératifs communautaires,

dans une existence et un parcours singuliers, qui les a formulés dans ses propres mots et à partir de son expérience ; il est celui qui, dans l'espace de l'essai, lequel est la forme par excellence de la subjectivité, a donné naissance à une individualité pleine et entière. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la chose s'est produite au moment où Vadeboncoeur a commencé à prendre ses distances avec Borduas et quelques-uns de ses mots d'ordre, en découvrant certains des effets indésirables, et sans doute imprévisibles, de la grande rupture que son œuvre appelait de tous ses vœux, qui tenaient entre autres à cette « anarchie resplendissante » qui prospérait dans la culture et condamnait un nombre toujours plus grand de ses contemporains à la déshérence et à l'amnésie. Cette prise de distance avec le maître s'est produite en même temps qu'une série d'autres, au moment où Vadeboncoeur arrivait à la retraite après vingt-cinq années d'engagement syndical, alors qu'il prenait la mesure des conséquences d'une révolution qui semblait à certains égards être allée trop loin, ou trop vite, ou de travers, comme si la lettre du message de Borduas avait été suivie sans qu'il reste rien de son esprit.

Dans *Les deux Royaumes*, paru en 1978, certainement le plus achevé et le plus abouti de tous ses livres, celui qui m'apparaît encore, à la relecture, comme le véritable acte de naissance de l'individu Vadeboncoeur, et peut-être même de l'individu québécois tout court, l'essayiste fait un grand pas de recul vis-à-vis des affaires humaines et tourne son attention vers sa propre vie intérieure, tente de s'interpréter lui-même, à la lumière de son expérience du monde et de la culture amassée. C'est une œuvre de maturité, écrite dans la cinquantaine avancée, plus ou moins à l'âge où Montaigne se retire dans son château pour rédiger ses célèbres *Essais*, une œuvre dans laquelle Vadeboncoeur témoigne pour la première fois de manière incontestable de son attachement à une exigence dont il ne s'écartera plus, une exigence qui est en même temps le premier devoir de tout écrivain : la fidélité à soi-même. Vadeboncoeur se mesure dans ce livre à l'énigme du moi, il atteste d'une inquiétude qui n'a pas cessé de le ronger et dont il ne saisit pas encore exactement la nature. Sous nos yeux, il « s'essaie » véritablement, sans être assuré du résultat, il s'essaie peut-être vraiment pour la première fois, avec la franchise de celui qui ignore où l'écriture va le mener, de celui pour

qui l'écriture devient le lieu de la perplexité, d'un problème qu'il se doit d'élucider : « De grands changements se sont produits dans ma pensée depuis quelques années. Je me propose ici d'en dire quelque chose [...]. Je voudrais rechercher ce qui a si fort travaillé ma conscience et ma pensée pendant ces années-là. » Vadeboncoeur va tenter de cerner ce malaise, d'apprécier la teneur d'un conflit intime et demeuré secret jusque-là, qu'il lui appartient de résoudre : « Sans me rendre compte de ce qui se passait en moi, pour la première fois je me suis trouvé dans un conflit tout intérieur avec le monde. [...] Je ne pouvais alors rien démêler de ce conflit, dont il m'était d'ailleurs impossible d'identifier la nature, et aujourd'hui encore il m'est très difficile de le décrire à l'intention d'autrui, parce que les perceptions et les attitudes fondamentales ne s'éclairent que par une longue pratique d'un esprit donné⁶. »

Jusque-là, Vadeboncoeur avait fait l'unanimité, ou presque, parmi les intellectuels québécois, se présentant, ou plutôt étant perçu, comme le porte-étendard des grandes causes de l'heure, le compagnon de toutes les luttes : son œuvre avait consacré la rupture avec la Grande Noirceur et contribué à lancer la Révolution tranquille (*La ligne du risque, Pour une dynamique de la culture*), elle avait épousé les mouvements de libération et le projet de souveraineté nationale (*L'autorité du peuple, Indépendances, Un génocide en douce*). Même *Un amour libre*, en dépit de tout ce qui le rattachait déjà à la veine esthétique, à la quête d'une vérité intime, à l'affirmation d'un esprit « artiste », pouvait être compris comme une célébration de la jeunesse, de sa pureté et de son innocence, celle-là même qui affirmait à cette heure ses droits et ses espoirs. Or, dans *Les deux Royaumes*, Vadeboncoeur parlait soudain de la déspiritualisation galopante, défendait l'utilité des dogmes et la valeur de l'ineffable, en appelait à la quête de dépassement et de hauteur : « Chercher plus haut que soi existe de moins en moins, dirait-on de cette culture. On n'a qu'à voir de quoi l'on se contente : le mot excellence existe-t-il encore⁷ ? » Plusieurs critiques ont certainement trouvé là les indices inquiétants d'un recul, peut-être même les germes d'un esprit soudain gagné par la nostalgie, chez qui des mots étrangement surannés (la noblesse, la vertu) apparaissaient comme autant de signes d'une défection, comme si Vadeboncoeur cherchait à ralentir le

pas de la course au progrès, qu'il consentait à ce que s'opère en lui « une sorte de freinage⁸ ».

Mais je pense que les critiques contre *Les deux Royaumes* tenaient moins à la nature des idées défendues par Vadeboncoeur, des idées qu'il avançait sans être bien sûr de pouvoir définir les « réalités » auxquelles elles renvoyaient, dont il ne savait pas même si elles étaient encore intelligibles, qu'au fait qu'il affirmait pour la première fois dans cet essai son individualité irréductible, qu'il se détachait du groupe, qu'il ne chantait plus à l'unisson, bref qu'il commettait cette « faute », très rarement consommée dans la culture québécoise, de l'homme ayant choisi de parler pour lui-même. Vadeboncoeur ne s'excusait pas de dire et penser ce qu'il disait et pensait, il ne voyait pas dans son individualité qui s'affirmait une tare ou une maladie (même si le vocabulaire de la santé, l'attention portée aux symptômes de souffrance, étaient présents), il y voyait plutôt la condition même de son épanouissement. Des critiques cherchaient sans doute à le rappeler à ses devoirs, à l'exigence informulée mais présente de tout temps d'obéissance au groupe, à la jeunesse, à la nation, à telle cause ou tel mouvement, bref ils exigeaient que le *je* qui se découvrait pleinement dans *Les deux Royaumes* rentre dans le rang et se laisse recouvrir par le grand *Nous*.

Vadeboncoeur ne venait pourtant pas, ainsi que nous allions le comprendre dans les livres qui suivraient, de choisir la voie de la désolidarisation ; il n'était pas en train de désertier. Avec *Les deux Royaumes*, l'essayiste cherchait plutôt à rétablir un équilibre qui commençait à faire défaut, comme s'il avait trop investi dans un Royaume et négligé l'autre, comme s'il s'était tellement avancé dans *ce monde-ci*, dans l'ordre visible, concret, matériel, qu'il avait senti le risque que *ce monde-là*, spirituel, disparaisse ou lui échappe, que le domaine de l'être soit pour lui-même et pour les autres à ce point négligé qu'il s'efface sans que personne s'en émeuve. Vadeboncoeur ne « rentrait pas dans ses terres », ne s'enfermait pas dans sa tour ou sa bibliothèque pour y mourir, comme Montaigne, il ne se détournait pas du monde, même si la tentation de l'érémisme le traversait peut-être, il cherchait plutôt à tendre un fil que la majorité de ses contemporains avaient rompu, délibérément ou non, le fil qui reliait un Royaume à l'autre, l'ici-bas à l'au-delà, il cherchait à se remettre

en chemin sur ce fil, à se placer sur cette « ligne du risque », comme un funambule sur la corde tendue au-dessus du vide, il comprenait que la vérité, la plénitude auxquelles il était si attaché se trouvaient sur ce chemin peu fréquenté, dans la tension et le va-et-vient entre les pôles. Certes, Vadeboncoeur ne pouvait plus se fondre dans le *nous*, il ne pouvait plus faire un avec le monde, avec ses contemporains et leurs mouvements, avec la grande cause du progrès, parce qu'il découvrait quelque chose en lui-même qui résistait à cette assimilation, mais il n'allait pas pour autant se détourner de ses semblables pour se réfugier dans cet autre Royaume redécouvert, le siège de la beauté et de l'innocence, de l'ineffable et du divin, il n'allait pas s'établir à demeure dans cet au-delà dont il sentait l'appel. Il s'agissait simplement de ne se priver d'aucune ressource, de ne refuser aucune question, de tout accueillir et tout comprendre, le proche et le lointain, le nouveau comme l'ancien.

Au cours d'un dialogue que j'avais eu avec lui dans les pages de *L'Inconvénient* à l'occasion de la parution de ses *Essais sur la croyance et l'incroyance* en 2005, je lui avais reproché le flou dans lequel il maintenait cette transcendance à laquelle il tenait tant, celle-là même qui constituait le cœur de l'autre Royaume, je lui demandais, impatient, de préciser sa pensée, de nommer ce dont il parlait, de se commettre. Je comprenais évidemment que son hésitation tenait à une incertitude quant à la nature véritable de ce qu'il décrivait, à la volonté de s'établir en dehors d'une pratique religieuse qui l'avait sans doute déçu, qu'il lui était difficile de savoir de quoi exactement était formé ce grand « Tout » auquel il demeurait néanmoins attaché comme à un horizon essentiel (un Dieu ? un Être suprême ? l'infinie Beauté ?). Mais je me demandais à quoi pouvait bien servir ce refus de nommer, ce flou « artistique » qui relevait à mes yeux d'une pensée inaboutie, ou mal assumée. Vadeboncoeur a eu la sagesse de ne pas me répondre, du moins pas directement, et j'en suis venu à comprendre bien des années plus tard que cette réticence à parler directement de la foi, à donner un visage « incarné » à la Personnalité du monde, tenait à sa volonté, là encore, de préserver son autonomie, à la nécessité de ne pas se perdre lui-même, de ne jamais céder au confort des formules apprises, ni dans un Royaume ni dans l'autre. Partout où il allait, Vadeboncoeur tenait à

ce *je*, infime parcelle d'être située à la fine pointe de l'attention, ce *je* qui s'assumait et se dressait, inassimilable, aussi bien devant le grand *Nous* que devant le grand *Tout*. C'est alors que j'ai compris que Vadeboncoeur n'était pas un vrai mystique, ainsi qu'on le qualifiait parfois, du moins pas dans le sens où on l'entend généralement, dans la mesure où jamais il n'accepterait de s'abolir dans le grand *Tout*, de faire un avec le divin, à la manière dont Marie de l'Incarnation, par exemple, rêvait de se fondre dans le « néant admirable » qu'elle n'avait cessé de rechercher – le mot est de Pierre Nepveu. Jusqu'à la fin, Vadeboncoeur allait se maintenir en équilibre sur le fil tendu entre les deux extrémités, il allait tenir à sa retraite comme à son engagement, à son droit de parole comme à son besoin de silence, à l'absence comme à la présence, cheminant d'un Royaume à l'autre, de *L'Essai sur une pensée heureuse à Gouverner ou disparaître*, de *L'humanité improvisée aux Grands imbéciles*, un équilibre précaire, impondérable, qui était en vérité une sorte de déséquilibre plus ou moins contrôlé, comme si c'était seulement là, sans appui, entre les deux, que l'individu Vadeboncoeur pouvait trouver son repos.

Il faut peut-être voir dans la souveraineté que Pierre Vadeboncoeur a gagnée pour lui-même, dans la liberté qu'il a conquise et exercée jusqu'au bout, la réussite à l'échelle individuelle de ce qui aura échoué à l'échelle collective. Vadeboncoeur sera devenu indépendant, tandis que le Québec ne l'aura pas été – et on peut reconnaître là une vraie défaite pour celui qui aura toute sa vie appelé les siens à la conquête de la liberté. Mais ce que montre l'aventure de cet écrivain, ce que son exemple nous enseigne, c'est qu'un peuple ne peut pas devenir souverain s'il ne compte pas sur des *individus* souverains, un nombre suffisant d'hommes et de femmes pour qui la liberté, l'indépendance, l'autonomie sont des valeurs premières, forment une expérience intime et profonde, un socle indestructible. Je pense de nouveau à ce qu'il disait de l'art du roman, qui me semble rendre compte avec justesse de ce que ses essais auront accompli : « Il est singulier que ce soit une vie, donc un échec, qui dans cet art symbolise l'être, c'est-à-dire une victoire ; mais telle est la règle⁹. » Un échec qui est une victoire, voilà peut-être ce qu'il faut vraiment tirer de l'œuvre de Vadeboncoeur, de l'histoire qu'il a vécue et racontée, la sienne et celle de son étrange pays, de tout ce qu'il a

voulu signifier par elle, comme si la formation d'un esprit libre, capable de se dresser devant le *Nous* et le *Tout*, était le premier jalon de toute conquête humaine, que la victoire dans ce monde-là ne pouvait faire autrement que fournir les conditions d'une victoire dans ce monde-ci, que cette victoire n'était pas seulement le terme mais la condition du vrai commencement, le préalable à toute victoire, y compris en matière politique : « Car tout est politique. Il n'y a aucun moyen de contempler quoi que ce soit séparément du politique et dans un rapport qui vaudrait en quelque sorte antérieurement ou primitivement. Le politique serait si primordial que, à force de valoir comme condition de beaucoup de choses et dans une relation nécessaire avec elles, on le verrait comme finissant par renverser le sens de cette relation et par devenir lui-même la fin par excellence, ce qui n'aurait d'ailleurs jamais de terme car la politique continue toujours¹⁰. »

•

Dans ce numéro qui souligne le centième anniversaire de naissance de Pierre Vadeboncoeur et le dixième anniversaire de son décès, vous aurez le plaisir de découvrir plusieurs documents inédits : des lettres de Vadeboncoeur, un manuscrit, des photos et des reproductions d'œuvres. *L'Inconvénient* tient à remercier de leur aimable générosité Marie Vadeboncoeur et Yvon Rivard. ■

1. Pierre Vadeboncoeur, *Les deux Royaumes*, L'Hexagone, 1978, p. 80.
2. Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Typo, 1998 [1970], p. 184-185.
3. Goethe, *Torquato Tasso*, traduit de l'allemand par Bruno Bayen, L'Arche, 1989 [1807], p. 111.
4. Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque*, Bibliothèque québécoise, 1994 [1963], p. 36-37 ; c'est moi qui souligne.
5. Paul-Émile Borduas, *Refus global et autres écrits*, Typo, 1990, p. 83, 126, 152-153.
6. Pierre Vadeboncoeur, *Les deux Royaumes*, op. cit., p. 9-10.
7. *Ibid.*, p. 27.
8. *Ibid.*, p. 49.
9. *Ibid.*, p. 65.
10. *Ibid.*, p. 61.